



Une vision ottomane du monde. À propos d'un atlas français traduit à Istanbul à la fin du XIXe siècle

Ségolène Débarre

► To cite this version:

Ségolène Débarre. Une vision ottomane du monde. À propos d'un atlas français traduit à Istanbul à la fin du XIXe siècle. Jean-Marc Besse. Forme du savoir, forme de pouvoir. Les atlas géographiques à l'époque moderne et contemporaine, Publications de l'École française de Rome, pp.99-116, 2022, 9782728315109. 10.4000/books.efr.24603 . hal-03820196

HAL Id: hal-03820196

<https://hal.science/hal-03820196v1>

Submitted on 25 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

Pré-print. DÉBARRE, Ségolène. *Une vision ottomane du monde : À propos d'un atlas français traduit à Istanbul à la fin du XIX^e siècle* In : *Forme du savoir, forme de pouvoir : Les atlas géographiques à l'époque moderne et contemporaine*. Rome : Publications de l'École française de Rome, 2022. Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/efr/24603>>. ISBN : 9782728315109. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.efr.24603>.

Une vision ottomane du monde

À propos d'un atlas français traduit à Istanbul à la fin du XIX^e siècle

Ségolène Débarre, Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne et Laboratoire Géographie-Cités (UMR 8504). segolene.debarre@univ-paris1.fr

Comment un atlas voyage-t-il ? Que deviennent les centres et les périphéries qu'il construit ? Quelles sélections, distorsions, omissions émergent de la traduction vers une langue et un contexte politique autres ? En comparant les feuillets d'un atlas réalisé à Istanbul en 1891-1894 avec la version française dont il est issu, nous analysons le processus de traduction, les additions et les transformations du matériel cartographique. Une attention particulière est portée à l'importation de catégories européennes (« ethnies » et « colonies ») qui participent à la construction d'un regard sur le monde et reflètent les projets politiques d'un empire en transformation. La trajectoire des cartographes est révélatrice des circulations et des échanges militaires et scientifiques existant à cette époque entre l'Europe et l'Empire ottoman. Celle de l'atlas donne à voir un processus actif de réception et de reconfiguration des savoirs géographiques européens en même temps qu'une volonté de mise en conformité avec un canon étranger, dont le modèle se situe à l'époque à Paris, Londres et Berlin.

How does an atlas travel? What happens to the centers and peripheries that it depicts? Which selections, distortions, omissions emerge from the translation into another language and a different political context? By comparing the sheets of an atlas produced in Istanbul in 1891-1894 with their original French version, we analyze the translation process and the cartographic material's transformations. Particular attention is paid to the importation of European categories (like "races" and "colonies") that contributes to the construction of a world vision and reflects the political projects of an Empire in transformation. The trajectory of cartographers is revealing the military and scientific exchanges existing at that time between Europe and the Ottoman Empire. That of the atlas shows an active process of reception and reconfiguration of the European geographic knowledge as well as a desire to conform to a foreign canon, whose model, in terms of cartography, was at the time located in Paris, London and Berlin.

Comment un atlas voyage-t-il¹ ? Quelles sélections, distorsions, omissions émergent de sa traduction vers une langue et un contexte politique autres ? Que deviennent les centres, les périphéries et les hiérarchies qu'il construit ? Comment ses usages sont-ils transformés par la circulation ? L'*Atlas de géographie moderne* dirigé par F. Schrader², F. Prudent³ et E. Anthoine⁴ et publié entre 1889 et 1891 aux éditions Hachette, nous servira de guide pour suivre, entre la France et l'Empire ottoman, les effets de la traduction et la transformation des cartes qu'il contient.

La forme « atlas » se prête au double processus de *déplacement-traduction* – les deux sens du terme anglophone de « translation » – et à l'*ampliation* – le fait, en l'occurrence, de compléter en insérant, par exemple, de nouvelles planches, des détails ou des ornements. De par son « inachèvement structurel », la composition de l'atlas se prête à la modification. Les fluctuations politiques et administratives font de l'actualisation des cartes une nécessité récurrente, et de nouvelles planches sont ajoutées aux versions antérieures et reliées aux précédentes. À la fin du XIX^e siècle, la parution des planches de l'atlas s'échelonne dans le temps, au gré des livraisons – ce qui implique que les premières cartes peuvent être obsolètes lorsque les dernières paraissent.

Ainsi, l'*Atlas de géographie moderne* fut publié par la maison Hachette en plusieurs livraisons entre 1889 et 1891 et réédité par la suite à plusieurs reprises⁵. La version initiale contenait 64 cartes imprimées en couleur accompagnées d'un texte géographique, statistique et ethnographique et d'environ 600 documents annexes (« cartes de détail », « figures » et « diagrammes »). Certaines de ces planches furent traduites, rectifiées et imprimées à Istanbul entre 1891 et 1894 (1309-1311 selon le calendrier de l'Hégire) et servirent sans doute à la réalisation de cartes murales à destination des écoles de l'Empire. Trois planches présentent des données générales (système solaire, hémisphères, planisphère), six sont à l'échelle continentale (Amérique du Nord, Amérique du Sud, Europe, Afrique, Asie, Pacifique), treize autres sont centrées sur un (ou plusieurs) pays ou colonies (Afrique de l'Ouest, Afrique de l'Est-péninsule Arabique, Allemagne, Australie, Balkans, Canada, États-Unis, France, Grèce, Inde, Japon-Corée, Siam-Indochine, Perse-Afghanistan). Reste, enfin, la carte de l'« Anatolie impériale » (« Anadolu-i şâhâne ») tirée de la planche française intitulée « Turquie d'Asie ».

Attardons-nous tout d'abord sur le contexte de publication de ces planches dans la capitale ottomane avant d'analyser la manière dont elles furent traduites et adaptées au contexte intellectuel et politique du moment.

Comment un atlas voyage-t-il ? Source, contexte et profil du traducteur-cartographe

L'atlas traduit à Istanbul entre 1891 et 1894 est conservé aux archives ottomanes sous forme de feuillets séparés qui ne sont pas accompagnés de livret⁶. Le cartouche de plusieurs des cartes explique qu'elles sont issues de la « traduction de la dernière version d'un atlas [...] préparé par une commission spéciale composée de membres de la société de géographie française » et édité par la « fameuse » (« *meşhûr* ») maison d'édition Hachette. La carte définitive fut imprimée à Istanbul par l'imprimerie impériale (Matbaa-i Amire) après avoir été préparée « grâce au soutien du Sultan Abdülhamid II » et « avec l'accord du ministère de l'Instruction publique » (Maarif-ı umûmiye nezâreti), par trois officiers du 5^e département de l'État-major ottoman, Hasan Ferid Efendi, Muhyiddin Efendi et Hafız Ali Şeref Paşa.

Hafız Ali Eşref ou Şeref⁷ fait partie de la seconde génération d'étudiants envoyés à l'étranger par le gouvernement ottoman : il étudie en 1863 à l'École ottomane de Paris (Mekteb-i Osmânî)⁸ avant de rejoindre, en 1864, l'atelier parisien du graveur Georges Erhard Schieble, sis au 12 rue Duguay-Trouin. La lettre d'un ancien apprenti arménien, Agop Tchayan, datée de

1869, et envoyée depuis Istanbul à Ehrard Schieble permet d'attester qu'Hafiz Ali Eşref ne fut pas le seul étudiant venu de l'Empire ottoman se former à la gravure dans son atelier⁹.

On sait qu'Eşref étudie la lithographie et la gravure sur cuivre avec Ehrard Schieble pendant quatre ans et qu'il réalise à cette occasion la traduction en ottoman d'un atlas français de petit format édité en 1868 sous le nom d'*Atlas nouveau (Yeni Atlas)*. Comme plusieurs étudiants égyptiens à la même époque, il est admis à la Société de Géographie de Paris, avant de rentrer à Istanbul en 1869, où il fait carrière au sein de l'État-major. Il consacre une grande partie de son activité à la traduction de cartes étrangères en ottoman, en particulier celles du cartographe allemand Heinrich Kiepert¹⁰ et contribue à la production de nombreux atlas et cartes murales scolaires.

Graveur incontournable de l'édition française dans la seconde moitié du XIX^e siècle, connu pour son implication dans la Commission de Topographie des Gaules¹¹, Erhard Schieble réalise un très grand nombre de cartes pour les éditions Hachette dont la version originale de l'atlas qui nous intéresse. Ses fils, Georges, Henri et Eugène, lui succèdent après son décès en 1880 et Hafiz Ali Eşref reste probablement en contact avec la maison dans les années 1890, directement ou par l'entremise de ses collègues de la Société de Géographie de Paris. Le fait que l'atlas ottoman soit une traduction d'une édition Hachette gravée par la maison Erhard est donc tout sauf une coïncidence, bien que l'on ne connaisse pas les modalités exactes de la transmission des planches¹².

Il convient de noter le décalage d'une partie des traductions : les livraisons en français s'échelonnent de 1889 à 1891 quand les livraisons ottomanes courent de 1891 à 1894. Mais le souci des officiers ottomans de travailler à partir de la « dernière version de l'atlas [français] » (*son def'aki atlasın terciümesi olarak*) souligne l'importance de l'actualité dans la production cartographique. Et l'actualité, en cette fin de siècle, est mouvementée. Le traité de San Stefano de 1878, conclu à la suite de la défaite ottomane face à la Russie, a entraîné une modification de la carte des Balkans et du Caucase au détriment des Ottomans. Révisé ensuite à Berlin, ce traité accroît notablement l'influence des puissances occidentales dans l'Empire : l'île de Chypre est octroyée au Royaume-Uni, la France obtient la possibilité d'occuper la Tunisie (transformée en protectorat en 1881) et l'Italie devient « protectrice » des chrétiens et des juifs de Tunisie et de Tripolitaine. Ces changements diplomatiques et territoriaux sont dénoncés par le gouvernement ottoman qui s'emploie à les contester, sur la scène internationale, comme sur la scène intérieure. Dans les congrès diplomatiques, la carte sert d'argument et d'instrument de négociation ; c'est particulièrement le cas lors de la Conférence de Berlin, en 1884-1885, où le gouvernement ottoman est représenté. À l'intérieur de l'Empire, l'atlas et, à partir des années 1890, la carte murale servent la pédagogie impériale et incitent les sujets à faire preuve de loyauté vis-à-vis du sultan¹³.

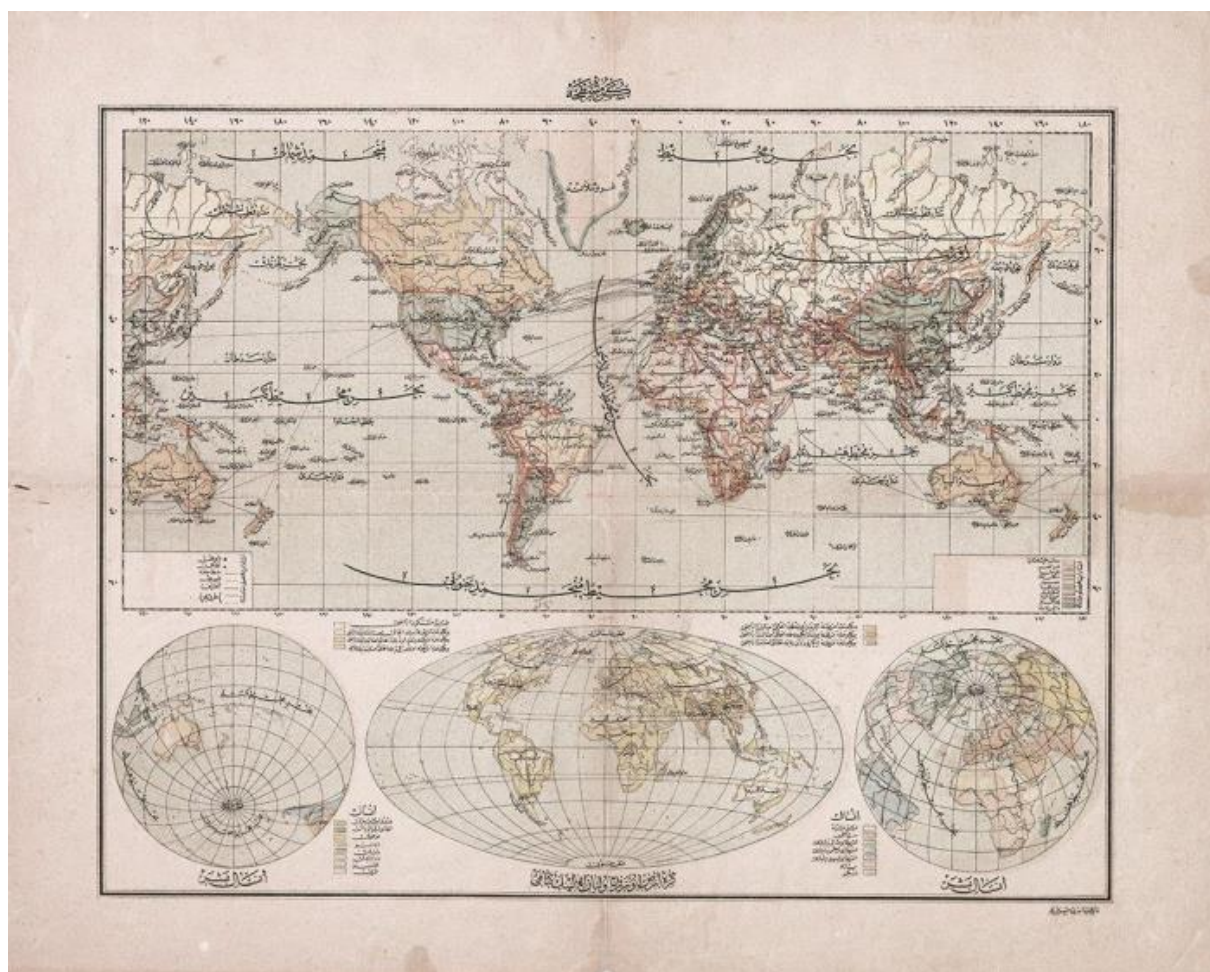
Pour servir ces objectifs, de nombreuses cartes et atlas furent importés d'Europe, principalement de France et de Grande-Bretagne, à l'occasion de foires internationales ou par l'intermédiaire de diplomates, une circulation qui atteste de l'engouement ottoman pour la cartographie.

Un ordonnancement du monde

Un département spécifiquement dédié à la cartographie et à la topographie est créé au sein de l'État-major ottoman en 1880¹⁴. C'est dans ce département que sont traduites et gravées les planches de l'atlas Hachette. L'Empire ottoman a adopté au fil des années les canons

cartographiques occidentaux – à savoir les systèmes de projections, d'orientation et l'échelle métrique. Une délégation ottomane est présente à la conférence internationale de Washington de 1884 qui entérine le choix du système métrique et du méridien de Greenwich comme méridien de référence¹⁵. Les méthodes de la cartographie occidentale et sa sémiologie graphique sont suivies par les élites ottomanes, principalement militaires, chargées de la circulation et de la traduction de ces cartes dans l'Empire ottoman. Ainsi, dans son manuel de dessin cartographique, *Harita tersimi atlası*, publié à Istanbul dans l'imprimerie d'Ebüzzıya¹⁶ en 1893-1894 (H. 1311) et réédité ultérieurement, l'adjudant-major d'infanterie Ali Haydar, qui enseigne la cartographie à l'Académie militaire (Mekteb-i Harbiye), souligne l'importance de la standardisation dans la production des cartes¹⁷. L'adoption de l'atlas par les élites ottomanes témoigne de leur adhésion au principe d'ordonnement du monde que cette forme cartographique véhicule (élaboration de taxinomies, mise en récit de l'appropriation, du contrôle et de l'administration des territoires, discours de légitimation des revendications ou des occupations territoriales). Notons toutefois que les légendes ne sont pas toujours conservées : dans le cas de la traduction de l'atlas Hachette, elles sont remplacées sur plusieurs feuillets par un cartouche uniforme indiquant l'origine de la carte, la date de sa réalisation et le patronage du sultan. Exception à cela, les légendes du planisphère sont, elles, en grande partie traduites (fig. 1).

Fig. 1 – Hasan Ferid Efendi, Muhyiddin Efendi et Hafız Ali Şeref Paşa, « Kürre-i musattaha (planisphère) », *Dünya Atlası (Atlas mondial)*, 41 x 51 cm, Istanbul, Başbakanlık osmanlı arşivi, HRT.h. 0003 (© BOA).



Le planisphère ottoman tiré de l'atlas Hachette de 1889-1891 conserve la projection de Mercator et le centrage sur l'océan Atlantique ainsi que les principales capitales, tracés frontaliers et lignes télégraphiques. Il est accompagné d'une carte des densités de population et de deux projections polaires permettant de localiser les différents peuples à la surface de la Terre. La traduction en ottoman conserve sans la modifier la taxinomie raciale proposée par le planisphère français : on trouve ainsi les Indo-européens (*Hind ile Avrupalı*), les populations ouralo-altaïques (*Altay ile Ural*), les Mongols (*Moğol*), les populations Ainu (*Eno*), basques (*Bask*), dravidiennes (*Draundlu*), malaises (*Malez*) et arabes (*Arap*). Sont reprises également les catégories de Berbère (*Berberî*), de Noir (*Siyahî*), d'indigènes d'Amérique du Nord (*Amerika-i şimâlî yerlileri*), d'indigènes d'Amérique centrale (*Amerika-i vasatî yerlileri*), d'indigènes d'Amérique du Sud (*Amerika-i cenûbî yerlileri*), les Papous (*Papu*) et les Esquimaux (*Eskimo*). Subsumé dans la famille « ouralo-altaïque », le terme « turc » – qui s'affirme à l'époque dans les écrits nationalistes ottomans – n'apparaît pas dans cette classification. La traduction mot à mot souligne la curiosité des élites ottomanes pour les savoirs linguistiques et ethnographiques européens. Celle-ci est ancienne, comme en atteste, au début du début du XIX^e siècle la traduction de l'*Atlas général* (*General Atlas*) du Britannique William Faden, premier atlas traduit en ottoman (*Atlas-i Cedid*, 1803-1804) et imprimé par les presses impériales d'Üsküdar en 1804 : ce dernier rapporte fidèlement l'emplacement de « peuples indigènes », par exemple celui des différentes tribus indiennes en Amérique du Nord. Composé de 24 planches gravées sur cuivre et coloriées à la main, cet atlas, précédé d'un traité de géographie de 79 pages (*Ucalet-ül Coğrafiye*) fut transmis à Istanbul par l'entremise du secrétaire privé de l'ambassadeur ottoman à Londres, Mahmud Ra'if Efendi¹⁸.

La version ottomane de l'atlas français suit la proposition occidentale d'un découpage du monde en continents. Comme l'a montré Benjamin Fortna, ce découpage amène paradoxalement les cartographes ottomans à conserver, jusque dans les années 1890, une représentation fragmentée de leur empire¹⁹. L'Empire ottoman apparaît ainsi comme périphérie de l'Europe et marge de l'Asie (fig. 2 et 3). L'Europe est conçue comme un territoire s'étendant de l'océan Atlantique à l'Oural suivant la définition de Tatichtchev, géographe de Pierre I^{er} le Grand ; elle inclut l'Anatolie – ce qui n'est pas le cas de tous les atlas scolaires français de l'époque, tel celui d'Eugène Cortambert²⁰. Mécontent de l'impact négatif de cette représentation fragmentée, le gouvernement ottoman substitua, à partir du milieu des années 1890, à ces cartes continentales, des représentations unifiées de l'Empire²¹.

Fig. 2 – Hasan Ferid Efendi, Muhyiddin Efendi et Hafız Ali Şeref Paşa, « Avrupa kıtası (continent européen) », *Dünya Atlası (Atlas mondial)*, 41 x 51 cm, Istanbul, Başbakanlık osmanlı arşivi, HRT.h. 0003 (© BOA).



Fig. 3 – Hasan Ferid Efendi, Muhyiddin Efendi et Hafız Ali Şeref Paşa, « Asya kıtası (continent asiatique) », *Dünya Atlası (Atlas mondial)*, 41x51 cm, Istanbul, Başbakanlık osmanlı arşivi, HRT.h. 0003 (© BOA).



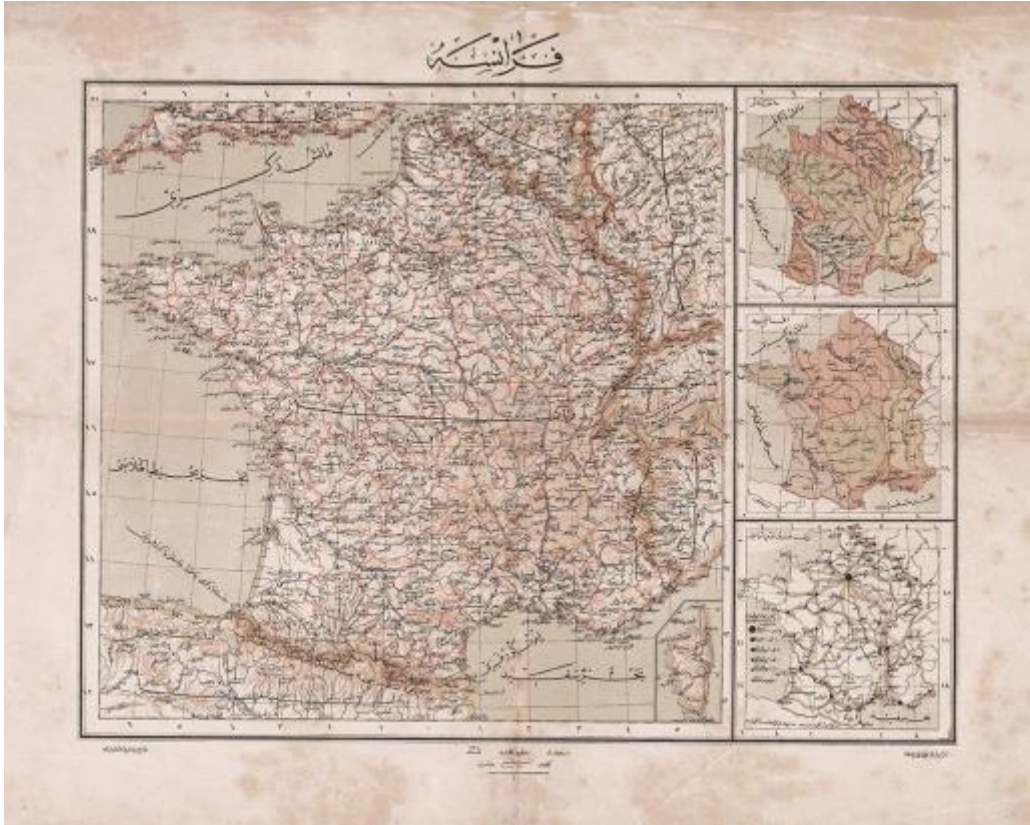
Par comparaison avec l'*Atlas nouveau (Atlas-i Cedid)* du début du XIX^e siècle, l'intérêt pour les lointains, qu'ils soient asiatiques ou africains, s'est considérablement accru à la fin du siècle. Alors que l'*Atlas nouveau* ne consacre qu'une planche à l'Afrique subsaharienne et à l'Asie, plusieurs leur sont dédiées à la fin du siècle.

Une curiosité pour l'ailleurs

Les feuillets de 1891-1894 contiennent assez peu de détails sur l'Anatolie et les territoires ottomans, contrairement à d'autres atlas de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, centrés sur l'Empire²². Ce qui frappe dans les planches de l'atlas traduites du français, c'est la curiosité pour les territoires étrangers. Certes, il y a un effet mécanique de la traduction et des ressources offertes par l'atlas français, mais il s'agit aussi d'un choix des traducteurs de ne pas simplifier (ou à l'inverse, compléter) les informations. L'atlas traduit du français doit permettre de mieux connaître l'ailleurs et les confins de l'Empire. Au sein de cet « ailleurs », on peut distinguer une polarité principale – un Occident composé de l'Europe de l'Ouest, des États-Unis et du Canada – et des polarités secondaires vers l'Asie orientale et l'Afrique, en particulier vers l'Afrique centrale et orientale, au contact de l'Empire.

L'Amérique du Sud est le continent le moins bien représenté dans les feuillets ottomans conservés : seule une carte le figure (alors que quatre planches le représentent dans la version française si l'on inclut les Antilles et le Mexique) et la densité toponymique de cette planche est l'une des plus faibles des feuillets conservés. Si l'Europe et l'Amérique du Nord bénéficient d'une toponymie détaillée, c'est la France, en toute logique, qui jouit de la représentation la plus précise (fig. 4).

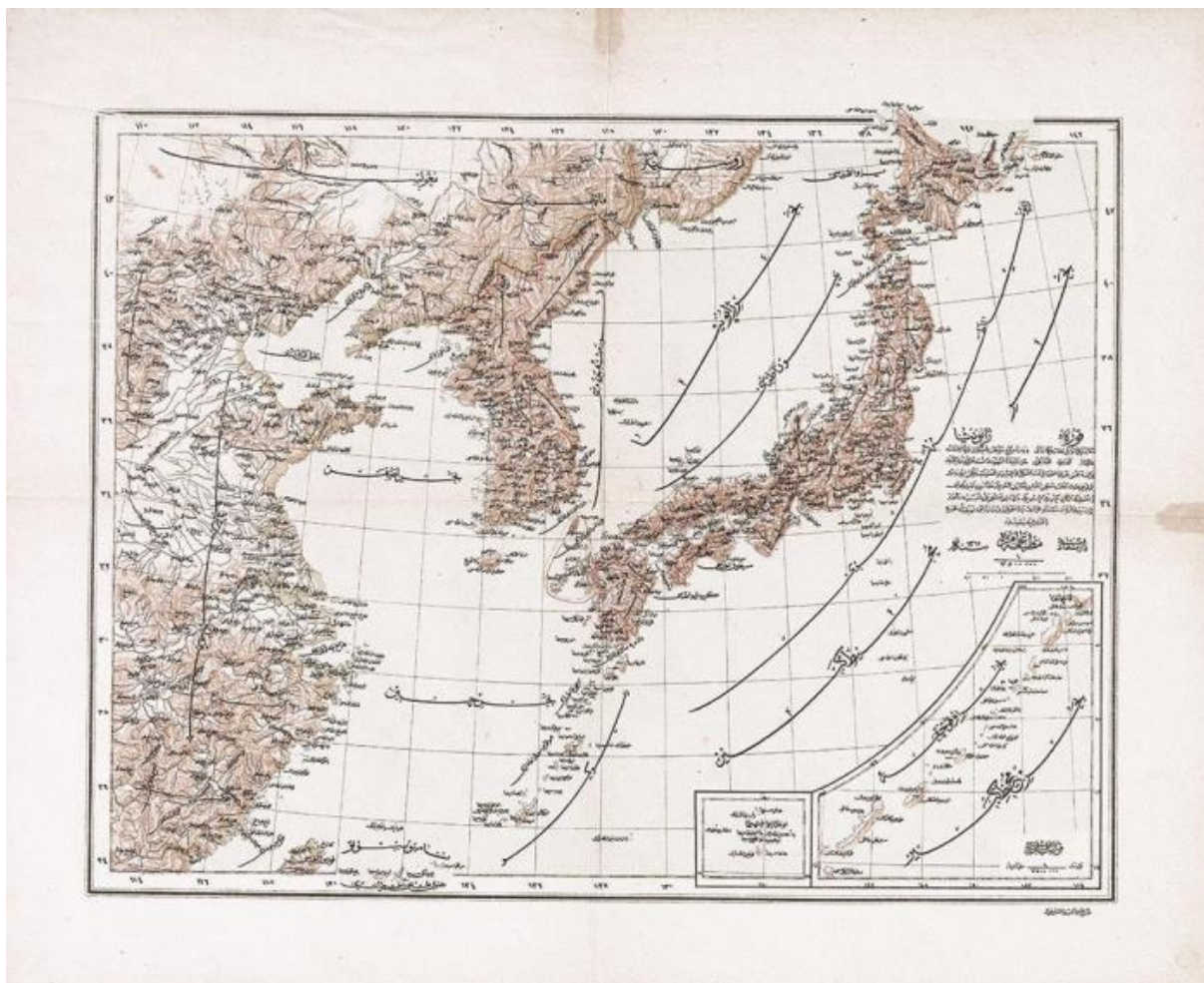
Fig. 4 – Hasan Ferid Efendi, Muhyiddin Efendi et Hafız Ali Şeref Paşa, « Fransa (France) », *Dünya Atlası (Atlas mondial)*, 41 x 51 cm, Istanbul, Başbakanlık osmanlı arşivi, HRT.h. 0003 (© BOA).



La traduction, phonétique, des toponymes français est méticuleuse : tous les chefs-lieux de département et les principales villes de métropole sont retranscrits. La carte des chemins de fer, en bas à droite de la carte principale, semble avoir davantage attiré l'attention des officiers ottomans que celle des productions agricoles qui a disparu de la version ottomane.

En ce qui concerne l'Asie, les colonies françaises, Indochine et Siam (*Hind-i Çîn, Siyâm*), sont reproduites sur une planche à part, tout comme le Japon et la Corée qui bénéficient d'une planche spécifique à la toponymie détaillée (fig. 5).

Fig. 5 – Hasan Ferid Efendi, Muhyiddin Efendi et Hafız Ali Şeref Paşa, « Kore, Japonya (Corée, Japon) », *Dünya Atlası (Atlas mondial)*, 41 x 51 cm, Istanbul, Başbakanlık osmanlı arşivi, HRT.h. 0003 (© BOA).



Le choix de rapporter méticuleusement les toponymes de l'archipel nippon et de la péninsule coréenne se justifie par un intérêt manifeste pour cette région à une époque où les relations nippo-ottomanes prennent leur essor : des dignitaires japonais firent plusieurs visites au sultan Abdülhamid II dans les années 1880 et l'année 1890 fut marquée par le naufrage de la frégate Ertuğrul, détruite par un typhon à proximité de Kobé, entraînant la mort de plusieurs centaines de marins et officiers ottomans. Cette expédition avait eu pour but de montrer le pavillon du sultan en Asie et dans l'océan Indien. L'intérêt pour les colonies de la région s'observe dans la version traduite de l'atlas qui liste avec attention les comptoirs européens de l'océan Indien.

La traduction ottomane contribue à construire un regard sur le monde, tant sur des voisinages que sur des lointains, et à façonner ainsi une « conscience de la globalité²³ ». Concernant les territoires impériaux, ce sont leurs limites qui font l'objet d'une attention spécifique et, pour certaines, d'un processus de rectification par rapport aux tracés proposés dans la version française.

Un contre-discours à la cartographie coloniale française

Identifions à présent, à travers l'étude des sélections et des modifications opérées, les mécanismes de résistance et de contestation des discours occidentaux à l'œuvre dans la traduction ottomane. La « vision ottomane du monde²⁴ » proposée par l'atlas traduit à Istanbul n'est pas une simple adoption des catégories européennes, elle en est aussi une adaptation²⁵.

Les cartes ne sont pas reprises sans analyse critique d'autant que la colorisation manuelle permet des ajouts et des rectifications par rapport à la chromolithographie initiale.

Contrôlées par l'appareil d'État, la circulation et la production de cartes dans l'Empire ottoman font l'objet d'une censure fréquente. Le ministère de l'Instruction publique veille à ce que les représentations contraires aux discours officiels ne soient pas diffusées. La cartographie des frontières de l'Empire est particulièrement sensible et le gouvernement ottoman interdit les productions européennes qui ne sont pas conformes à ses vues. Un ouvrage ottoman sur la géographie du Hedjaz publié à Istanbul en 1888-89 alerte les lecteurs sur la perfidie des cartes étrangères : « Certaines cartes européennes [comportent] de nombreuses et flagrantes erreurs [...] visibles dans les couleurs et les figurés qui indiquent la souveraineté des lieux (mentionnés dans la légende)²⁶. » Le *Manuel de géographie* d'Eugène Cortambert traduit en ottoman, et très utilisé dans les écoles de l'Empire, fait, lui, l'objet d'une pétition demandant son retrait en 1891²⁷.

Les contestations cartographiques observables dans la traduction de l'atlas Hachette sont communes à la majorité des cartes produites dans l'Empire ottoman dans les années 1890-1900. Elles concernent en premier lieu les territoires balkaniques et Chypre.

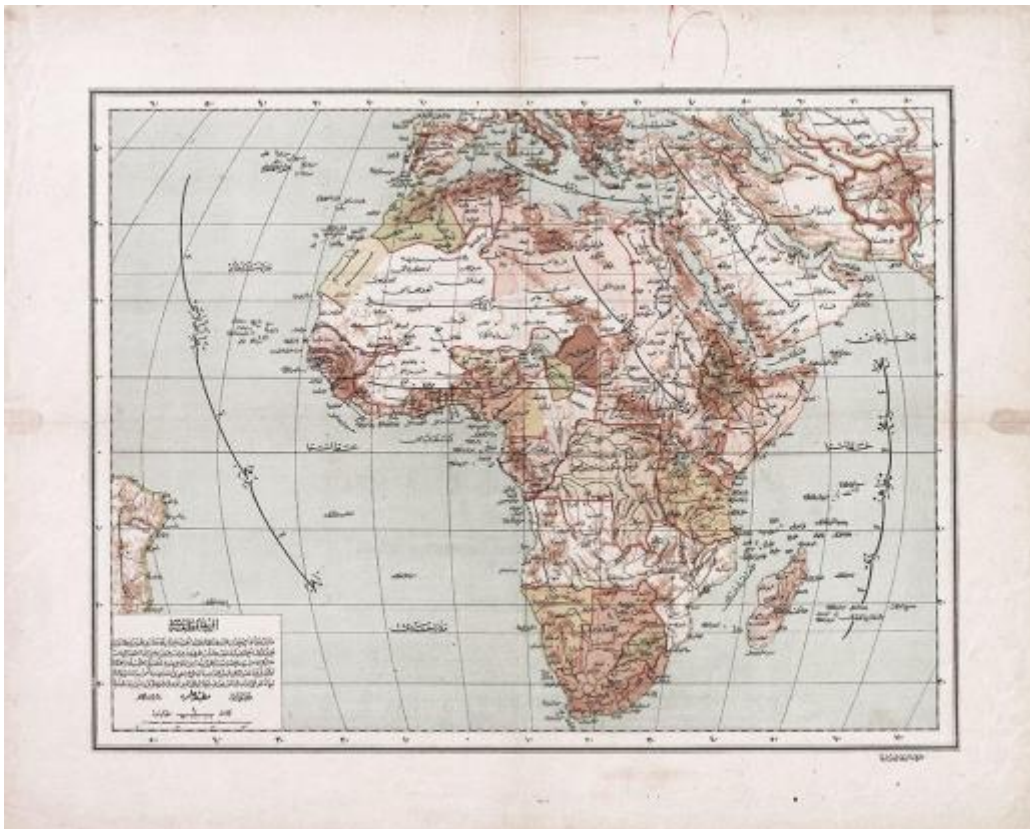
Sur la version française de la carte de l'Europe politique, la Roumélie orientale est incluse dans les limites de la Bulgarie, dont les frontières sont rehaussées de vert. En 1885, la Bulgarie avait en effet annexé la Roumélie orientale, province autonome créée en 1878 par le traité de Berlin (*doğu Rumeli – Rumeli-i şarkî vilayeti*). Sur la version ottomane, la Roumélie orientale fait partie de « l'Europe ottomane », même si un liseré rouge indique le statut d'autonomie de la province – liseré qui n'apparaît pas sur toutes les cartes de la série, comme le planisphère par exemple (fig. 1). Contrairement à d'autres pays voisins, comme la Grèce ou la Serbie, la teinte choisie pour la Bulgarie se confond avec celle de l'Empire ottoman (fig. 2). Cette représentation des Balkans est dominante dans l'Empire ottoman jusqu'à la Première Guerre mondiale²⁸. Autre exemple, l'administration de Chypre avait été concédée à la Grande-Bretagne lors du congrès de Berlin, mais l'île restait *de jure* territoire ottoman – tout comme l'Égypte et le Soudan. L'atlas français représente Chypre comme partie de l'Empire britannique alors que l'atlas ottoman respecte la souveraineté du sultan (fig. 2).

La contestation exprimée par la traduction ottomane ne s'arrête pas au bassin méditerranéen ; elle s'étend à l'ensemble des possessions coloniales européennes, notamment en Afrique. Alors que le « planisphère politique²⁹ » de l'atlas Hachette indique que les « teintes plates [les aplats] sont utilisées pour décrire les pays disposant de possessions [coloniales] » et qu'un « liseré » est utilisé « pour les autres », les traducteurs ottomans renoncent à cette distinction : tous les États ou presque (le Groenland est une exception) sont en aplats de couleur (fig. 1). La carte ottomane mentionne seulement dans sa légende une liste de pays avec, en tête, l'Empire ottoman³⁰. Grâce à cette modification, le domaine impérial n'est plus figuré sur la carte par un liseré comme sur la carte française, mais par un aplat de couleur rose. Ce choix n'est évidemment pas anodin et reflète autant l'admiration que la rivalité vis-à-vis d'un Empire britannique dont il emprunte la couleur que lui consacre la cartographie occidentale de l'époque.

Les versions française et ottomane de l'atlas ont toutes deux été produites à la fin des années 1880 et au début des années 1890, c'est-à-dire après la conférence de Berlin (1884-1885) à laquelle assistent des délégués ottomans³¹. Sur la carte de l'Afrique de l'Atlas Hachette, les possessions ottomanes indiquées par un liseré orange s'étendent jusqu'au Fezzan libyen à l'ouest. Elles incluent toujours l'Égypte, qui passe sous domination britannique en 1882, mais

reste, comme Chypre, *de jure* ottomane jusqu'à la Première Guerre mondiale. Dans la version française, les terres ottomanes s'étendent relativement peu dans l'arrière-pays : l'Égypte ottomane s'arrête à la seconde cataracte (*Wādī Halfā*) et le désert de Libye, incluant l'oasis de Koufra, est en dehors des limites de la Tripolitaine ottomane (*Trablusgarb vilâyeti*)³².

Fig. 6 – Hasan Ferid Efendi, Muhyiddin Efendi et Hafız Ali Şeref Paşa, « Afrika kıtası (continent africain) », *Dünya Atlası (Atlas mondial)*, 41 x 51 cm, Istanbul, Başbakanlık osmanlı arşivi, HRT.h. 0003 (© BOA).



La version ottomane voit les choses d'un autre œil (fig. 6). La carte traduite ne systématiquement les possessions coloniales françaises et britanniques : Chypre, comme nous l'avons déjà indiqué, n'est pas britannique, Aden non plus, le Congo français n'est pas figuré, pas plus que l'Afrique orientale anglaise – ni l'Algérie ou encore la Tunisie colonisées. Elle reconnaît en revanche le « Gouvernement indépendant du Congo » et les États sous protectorats allemands, de couleur jaune, sans toutefois que le nom du colonisateur ne soit mentionné. D'autres cartes ottomanes de l'époque accordent une importance particulière aux colonies du Reich³³ : le statut particulier de ces colonies s'explique probablement par le contexte de rapprochement militaire entre l'Allemagne et l'Empire ottoman.

28Une comparaison plus détaillée des représentations de l'Afrique centrale et orientale en France et dans l'Empire ottoman illustre les révisions cartographiques opérées. L'« Afrique ottomane » en rose, donc, s'étend sur toute l'Afrique orientale, de l'Algérie au nord-ouest au lac Victoria au sud-est. Le toponyme d'« Afrique ottomane » (*Afrika-i osmaniye*) occupe toute la partie orientale de l'Afrique, à l'exception de l'Éthiopie – l'Abyssinie des cartes françaises de l'époque, « Habeshistan » sur les cartes ottomanes. Si, comme dans le cas de la carte française, les limites du vilayet de Tripolitaine sont en pointillé, elles se perdent sur la carte ottomane bien plus au sud que dans la carte française, dans le « Grand désert » (« *Sahrâ-i kesîr* »), et laissent

la possibilité d'une expansion ottomane à venir vers les royaumes du bassin du Tchad. Cette perspective est caractéristique de l'époque hamidienne qui, sous l'influence du général de division ottoman, Ferik Muhammad Zeki Pasha, avait voulu, un temps, orienter sa politique extérieure vers l'Afrique.

Depuis le milieu des années 1880, les Ottomans essaient en effet de faire reconnaître leur légitimité territoriale et d'apporter la preuve d'une « occupation effective » dans le Sahara oriental et le bassin du Tchad, comme l'a demandé la conférence de Berlin³⁴. Pour cela, Istanbul avait souhaité établir un partenariat avec le dirigeant senussi, Mahdi al-Sanusi, qui contrôlait la route caravanière de Wadai à Benghazi en passant par Koufra. Cette oasis était devenue un point nodal pour le transit caravanier et les royaumes du lac Tchad étaient économiquement très liés à la Libye ottomane. Le gouvernement ottoman menait une politique active pour rallier les populations locales, au nom, notamment, d'une communauté religieuse et projetait de construire des lignes télégraphiques pour raccorder ces régions éloignées au cœur de l'Empire et prouver ainsi sa présence effective dans le désert libyen. C'est à cette époque que le terme de « colonie » (*müstemlekât*) remplace le terme de « province » (*eyalet/vilayet*) dans les communiqués officiels, signant la volonté du gouvernement ottoman de se conformer au nouveau jeu international formalisé lors du traité de Berlin de 1885³⁵.

La traduction cartographique ottomane souligne l'importance accordée par l'Empire aux royaumes musulmans du Bassin du Tchad (Ouaddai, Baghirmi, Kanem, Bornou et Sokoto), royaumes qui ne sont pas reconnus comme souverains sur la version française de la carte. Les espoirs d'Abdülhamid II de contrer les ambitions française et britannique dans la région furent cependant douchés par le règlement de la crise de Fachoda et la déclaration de Londres du 21 mars 1899 qui donnait le droit à Paris d'occuper les territoires d'Afrique centrale au nord du 15^e parallèle, du lac Tchad à la région de Tibesti³⁶.

Conclusion

Concluons, provisoirement, cette enquête – des investigations ultérieures devront préciser, dans la mesure des sources disponibles, les modalités d'échanges des pierres ayant servi à leur impression, afin de mieux comprendre dans le détail, les différentes étapes et mécanismes du déplacement.

Nous l'avons vu, l'atlas ne voyage pas, d'un contexte politique, culturel et linguistique à l'autre sans traduction. La *translation* n'est pas une importation passive : elle est un processus actif, conscientisé et contrôlé d'importation et de mise en conformité du matériel cartographique avec les besoins politiques du moment. De la « forme-atlas », dans la version ottomane, il reste le principe taxinomique – notamment le découpage du monde en continents ou encore en ethnies. Il reste également la souplesse de la forme – l'implémentation reposant, dans le cas de la traduction ottomane, sur la mixité des techniques de reproduction, associant la chromolithographie à la colorisation manuelle, permettant des ajouts et des rectifications par rapport au modèle initial. L'atlas étudié est ainsi le support de contre-discours qui s'opposent simultanément aux impérialismes européens et aux mouvements d'émancipation des peuples de l'Empire. Outil de résistance, la cartographie de l'époque hamidienne participe, du côté du gouvernement, à un projet d'affirmation de la grandeur ottomane en insistant sur l'envergure et les horizons de l'Empire (quitte à créer des désillusions ultérieures sur la situation territoriale effective³⁷) ; elle sert simultanément, du côté des minorités de l'Empire, d'argument de contestation vis-à-vis du pouvoir central.

La circulation des cartes étrangères est de ce fait attentivement contrôlée par les autorités impériales. Le désir de respecter les standards cartographiques occidentaux et de faire sien un canon étranger n'est pas soumission de la volonté : l'alignement des procédés offre l'espoir d'une critique plus audible des récits cartographiques et des revendications territoriales européennes. L'histoire montra cependant que l'espoir placé dans les cartes ne fut pas suffisant pour contrer les ambitions étrangères et maintenir, autrement que par le fantasme, l'unité de l'empire.

Bibliographie

- Aygün 1980 = A. Aygün, *Türk haritacılık tarihi*, Ankara, 1980.
- Bouquet 2016 = O. Bouquet, *Une coproduction impériale*, dans *European Journal of Turkish Studies* 22, 2016.
- Chambers 1968 = R. L. Chambers, *Notes on the Mekteb-i Osmanî in Paris, 1857-1864*, dans W. R. Polk, R. L. Chambers (eds), *Beginnings of Modernization in the Middle East*, Chicago, 1968, p. 313-329.
- Chartier 2001 = R. Chartier, *La conscience de la globalité (commentaire)*, dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 56-1, 2001, p. 119-123.
- Copeaux 2000 = E. Copeaux, *Une vision turque du monde à travers les cartes de 1931 à nos jours*, Paris, 2000.
- Cortambert 1846-1893 = P.-F. E. Cortambert, *Cours de géographie, comprenant la description physique et politique et la géographie historique des diverses contrées du globe*, Paris, 1846-1893.
- Débarre 2016 = S. Débarre, *Cartographier l'Asie mineure*, Louvain, 2016.
- Deringil 1990 = S. Deringil, *Les Ottomans et le partage de l'Afrique, 1880-1900*, dans S. Deringil, S. Kuneralp (eds), *The Ottomans and Africa*, Istanbul, 1990, p. 121-133.
- Fortna 2002 = B. Fortna, *Imperial Classrooms, Islam, the State, and Education in the Late Ottoman Empire*, Oxford, 2002.
- Fortna 2005 = B. Fortna, *Change in the School Maps of the Late Ottoman Empire*, dans *Imago Mundi*, 57-1, 2005, p. 23-34.
- Günerngun 1992 = F. Günerngun, *Du Zira au Mètre : une Transformation Métrologique dans l'Empire Ottoman*, dans P. Petitjean (ed.), *Science and Empires*, Dordrecht-Boston-Londres, 1992, p. 103-110.
- İhsanoğlu 2000 = E. İhsanoğlu, *Osmanlı coğrafya literatür tarihi*, 2000, p. 378-382.
- Köse 2016 = M. Z. Köse, *Mekteb-i osmânî*, dans *TDV İslam Ansiklopedisi*, Istanbul, 2016, p. 243-244.
- Minawi 2016 = M. Minawi, *The Ottoman Scramble for Africa. Empire and Diplomacy in the Sahara and the Hijaz*, Standford, 2016.
- Türesay 2013 = Ö. Türesay, *L'Empire ottoman sous le prisme des études postcoloniales. À propos d'un tournant historiographique récent*, dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 60-2, 2013, p. 127-145.
- Türesay 2014 = Ö. Türesay, *L'Imprimerie Ebüzziya et l'art d'imprimer dans l'Empire ottoman à la fin du XIX^e siècle*, dans G. Roper (ed.), *Historical Aspects of Printing and Publishing in the Languages of the Middle East*, Leyde, 2014, p. 193-229.
- Üçsu – Günerngun 2016 = K. Üçsu, F. Günerngun, *Témoignage sur les cours de cartographie dispensés dans les écoles militaires ottomanes au regard du manuel Harita Tersimi*, dans *Entre trois mers. Cartographie ottomane et française des Dardanelles et du Bosphore (XVII^e-XIX^e siècle)*, Izmir, 2016, p. 204-211.

Notes

1 Cette contribution est le fruit d'une recherche présentée au Congrès Européen d'Histoire Mondiale et Globale (ENIUGH, Paris-ENS Ulm 4-7 septembre 2014) au sein du panel « Westernization without "Modernization"? The Turkish-Ottoman world and the globalization of science (19th-20th centuries) » organisé par Darina Martykánová (Université autonome de Madrid), grâce au soutien de l'ANR Transfaire (ANR-12-GLOB-003, « Matières à transfaire. Espaces-temps d'une globalisation (post-)ottomane ») puis à l'École française de Rome (23-24 juin 2016) dans le cadre de la table-ronde « Les atlas dans les cultures scientifiques et artistiques modernes et contemporaines ». Ce travail n'aurait pas pu être conduit sans l'aide et les corrections d'Özgür Türesay, maître de conférences à l'École pratique des Hautes Études. Gilles Palsky (Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne) a eu l'amabilité d'apporter ses lumières sur les techniques d'impression et de colorisation des cartes.

2 Directeur des travaux cartographiques de la librairie Hachette.

3 Lieutenant-colonel du Génie au Service géographique de l'Armée.

4 Ingénieur-Chef du Service de la Carte de France et de la Statistique au Ministère de l'Intérieur.

5 La Bibliothèque nationale de France en conserve plusieurs éditions (courant jusqu'aux années 1960) et possède les exemplaires consultés pour cette contribution sous la référence : GE DD-269 et FOL-G-149.

6 Hasan Ferid Efendi, Muhyiddin Efendi, Hafız Ali Şeref Paşa, *Dünya Atlası*, 41 x 51 cm, Istanbul, Başbakanlık osmanlı arşivi (BOA) (HRT.h.0003). Cet atlas est mentionné par Benjamin Fortna dans deux publications : voir Fortna 2002 et 2005. En l'absence de documentation complémentaire du côté ottoman (introduction ou livret), la comparaison rencontre des limites : en l'état actuel de nos recherches, nous ne pouvons pas conclure que les 23 cartes présentes dans les archives ottomanes constituent l'ensemble des cartes traduites. De la même façon, nous ne pouvons pas donner de sens à la numérotation et l'ordonnancement des documents – à l'exception d'une logique archivistique.

7 Voir Ihsanoğlu 2000, p. 378-382.

8 Sur cette école qui a été active à Paris entre 1857 et 1874, voir Chambers, 1968, p. 313-329 et Köse, 2016, p. 243-244.

9 Nous remercions Mme Bénédicte Ciolfi de nous avoir transmis une copie de ce document conservé dans un fonds privé.

10 Voir Fortna 2002 et 2005 et Débarre 2016, p. 270.

11 Voir la notice IdRef qui lui est consacrée : www.idref.fr/078756723

12 Ni les archives Hachette (IMEC), ni les archives ottomanes (BOA), ni encore le fonds privé Erhard ne conservent de traces de cet échange.

13 Voir Fortna 2002 et 2005.

14 Le 5^e département de l'État-major, spécialisé en cartographie et topographie militaires, fut créé après la défaite de 1878. Voir Aygün 1980.

15 Sur l'introduction du système métrique dans l'Empire ottoman, voir Günergün 1992, p. 103-110.

16 Sur cette imprimerie, voir les travaux d'Özgür Türesay, dont Türesay 2014.

17 Üçsu – Günergün 2016, p. 204-211.

18 Un exemplaire de cet atlas est consultable en ligne sur le site de la Bibliothèque du Congrès (Washington) : www.loc.gov/item/2004626120

19 Fortna 2005, p. 26 et 2002, p. 179 : *For the most part, the first Ottoman pedagogical maps depicted the territory of the earth by dividing it into continents and representing each continent on a separate map (BEO 83073 and Irade Dah. 60285). While there was a strong Ottoman tradition of classifying territory by continent for administrative purposes (the chief distinction made as that separating the European provinces Rumeli Vilayetleri from those in Asia (Anadolu vilayetleri), isolating the world in visual fashion into separate continents made little sense for an empire whose dominion extended over lands of the empire. Moreover, as all Ottoman territory lay on the edges of three continents, focusing on them individually ensured that Ottoman territory be relegated to the map's margins.*

20 Cortambert 1846-1893.

21 Fortna 2002, p. 168-170 et *id.* 2005, p. 30.

22 Par exemple l'*Atlas ottoman* de 1907 : Binbaşı Mehmet Nasrullah, Kolağası Mehmet Rüşdü, Mülazım Mehmet Eşref, *Osmanlı Atlası*, Istanbul, 1907 (1323). Cet atlas a été récemment republié en turc par la fondation Osmanlı Araştırmaları Vakfı.

- 23 Nous empruntons la formule à Roger Chartier, dans Chartier 2001.
- 24 L'expression fait référence au travail d'Étienne Copeaux, dans Copeaux 2000.
- 25 Fortna, 2005, p. 24.
- 26 Cité par Fortna 2002, p. 177.
- 27 Voir Fortna 2002, p. 177 : *This was the book entitled Mufasssal Coğrafya (Comprehensive Geography) written by the Frenchman Cortambert (presumably a translation into Ottoman Turkish of Pierre-François Eugène Cortambert, Cours de géographie, comprenant la description physique et politique et la géographie historique des diverses contrées du globe – Paris Hachette, various ed. 1846-93). The offending issue was the way Ottoman Asia was divided in the text, although the memorandum provides no specific information as to what was objectionable. A geography teacher from a rüşdiye school in Istanbul had petitioned to request that the textbook be removed from circulation, lest it deceive any naïve students and, further, because it was being used by students in most of the empire's higher-level and idadî schools.*
- 28 Voir Fortna 2005, p. 30.
- 29 Le titre ottoman a perdu son signifiant politique : « *kürre-i musattaha* » signifie strictement « planisphère » (coğr. düzlemküre, fr. planosphere).
- 30 Devlet-i aliyeye-i osmâniye/ Fransa/ Almanya/ İngiltere/ Rusya/ İtalya/ Felemenk/ İspanya/ Portekiz/ Danimarka.
- 31 Voir Deringil 1990, p. 121-133.
- 32 En 1882, seul le *Trablusgarb Vilayeti* (Tripolitaine, Fezzan et Cyrénaïque) reste sous domination ottomane.
- 33 Voir Bouquet 2016.
- 34 Voir Türesay 2013, p. 133 : « Pour protéger les intérêts impériaux de leur “État sublime” en Afrique, les diplomates ottomans, grands maîtres de l'art diplomatique, adoptent une approche très “légaliste” et avancent, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, des arguments fondés sur les droits hérités du passé et la notion de précédent. À cet effet, le concept d'hinterland est constamment utilisé par les Ottomans. »
- 35 Voir Minawi 2016, p. 68.
- 36 Voir *ibid.*, p. 92-93.
- 37 Fortna 2002, p. 166.